

Pourtant le serviteur tardait passablement à revenir, ce qui mit les explorateurs dans une attente impatiente.

Enfin la verdure s'ouvrit et Mwama apparut.

Il avait les traits bouleversés et le regard brillant par un mélange de colère et de tristesse.

Il enjamba lestement son canot et se mit à rendre compte de sa mission.

Non loin du fleuve il avait découvert le village d'où partait le vacarme que l'on entendait.

Il y avait grande fête, car les naturels étaient réunis sur la place publique et la cérémonie était présidée par leur monarque, un noir à face diabolique, drapé dans un large drap blanc sur la tête un bonnet de la même couleur, et tenant en main, un gros bambou.

Ce roi était gravement assis au milieu de ses sujets ripaillant honteusement un terrible festin et se gorgeant de boissons.

Voilà ce qu'avait vu le serviteur, et voilà ce qu'il venait rapporter à ses maîtres.

Un mouvement d'horreur parcourut l'auditoire.

— Ce sont donc bien véritablement des antropophages ? interrogea de Sambry.

— Oui, maître, je vous l'assure.

Le chef eut un moment de réflexion.

— Allons-y ; et si possible, tâchons d'entraver des actes honteux.

XXXVIII

UN FESTIN HIDEUX

On eut bien vite fait d'être à terre, en route vers le lieu où se trouvaient les antropophages.

De Sambry grillait du désir de donner à ces barbares une leçon d'humanité ; et, à vrai dire, tous les membres de la caravane, y compris le plus humble des porteurs, partageaient ses sentiments.

Sir William et von Ruff furent commis à la garde des canots, ayant sous leurs ordres une bonne moitié de la troupe.

Les autres dirigèrent leurs pas vers le village.

Chemin faisant on put déjà se convaincre à peu près du genre de saturnale qu'on exécutait là-bas.

Des criaileries, des hurlements féroces faisaient bondir les échos et allaient se perdre sous la verdure.

On entendait des voix de femmes entonner des chants de victoire, accompagnés par les organes plus lourds des hommes.

C'était un charivari dans lequel se devinait quelque chose de sinistre, qui donnait froid au cœur.

Les explorateurs s'arrêtèrent un instant pour écouter cette musique infernale et pour se concerter.

— Ils chantent, les brutes ! fit le chef tristement.

— Un hymne à la mort, remarqua Harris.

— Punissons-les, ajouta le Bruxellois.

— Avant cela, causons, reprit le chef.

— A quoi bon ? Assommons-les.

— Non pas ; il faut d'abord mesurer nos forces.

— C'est de la canaille, qu'il faut exterminer.

— D'accord ; mais encore faut-il convenir comment.

— En tombant sus, parbleu !

— Avant tout, soyons prudents. Qu'en penses-tu, Mwama ?

— Je pense, maître, qu'avant de frapper, il faut observer.

— C'est aussi mon avis. Mais que comptes-tu faire ?

— Je sais une cachette qui nous dérobe aux regards des indigènes, tout en nous permettant de ne pas perdre une seule de leurs actions. Rendons-nous là, nous déciderons ensuite.

— C'est cela. En route.

On reprit l'étape.

Au détour de la route on se cogna contre un groupe de naturels, assis ou debout sur le chemin, et qui ne furent pas peu étonnés de voir devant eux les hommes blancs.

Ceux-ci, à leur tour, ne goûtèrent pas trop cette rencontre ennuyeuse, et n'en augurèrent rien de bon.

— Nous voilà découverts, grommela de Sambry.



TYPE DE NATUREL.

— Fâcheux contretemps, pesta Criquet.

— Tout n'est pas perdu, maître, intervint Mwama.

— Comment ?

— Il n'est pas dit que ceux-ci soient des antropophages. Je m'en vais les interroger.

Et il se mit à causer avec eux sur un ton délibéré.

Les suppositions de Mwama étaient fondées.

En effet, les pauvres diables déclaraient appartenir à une tribu voisine, et n'avoir rien de commun avec les antropophages.

Ils revenaient d'un marché qui se tenait à trois jours de marche de là, et où ils étaient allés vendre des chèvres et des poules.

Maintenant ils retournaient chez eux, tout tranquillement ; et, s'ils se trouvaient en cet endroit, c'était simplement pour se reposer un peu.

Bien que depuis longtemps les explorateurs avaient appris à se méfier de tous les nègres, il était visible que ceux que l'on avait devant soi méritaient plus de confiance et que leurs dires étaient sincères.

Ils avaient plutôt l'air penaud que téméraire.

On les examina des pieds à la tête, sans y trouver mal.

— Il n'y a pas lieu de nous en inquiéter, fit de Sambry.

Et il voulut passer outre.

Mais Mwama l'arrêta.

— Si mon maître me permet, je voudrais être plus longuement fixé sur les intentions de ces nègres, dit-il.

— Qu'entends-tu par là ?

— Je voudrais les voir partir avant que nous continuions.

— Nous n'avons pourtant pas le droit de les chasser.

— Nous pouvons user d'un autre moyen.

— Lequel ?

— Les prier de s'en aller.

— Le feront-ils ?

— Quelques légers cadeaux suffiront.

La mesure préconisée par le serviteur était fort sage ; car ne fût-ce que par simple curiosité, les naturels eussent infailliblement suivis les explorateurs, et eussent ainsi gêné leurs observations.

Aussi de Sambry s'empressa-t-il de suivre le conseil de Mwama.

Comme on ne s'était pourvu d'aucun objet pouvant servir de présent, on rassembla ses mouchoirs de poche, qui furent offerts aux natifs, à la condition expresse qu'ils avaient à continuer, séance tenante, leur chemin.

Ils ne se firent pas prier.

Rayonnants de joie, ils tâtèrent de leurs longs doigts les mouchoirs, et s'empressèrent de disparaître, en comblant la caravane de force révérences.

Les Européens en sourirent de bon cœur.

— Et l'on dit qu'il n'y a pas, en Afrique, de braves gens ! fit Criquet.

— On les amadoue au moyen de présents, répondit le chef.

— Sans présents, point de salut ! dit Harris.

— Voilà bien une grande vérité ici.

On suivit des yeux, pendant quelque temps encore, les indigènes qui s'éloignaient, et lorsqu'ils eurent complètement disparu derrière les herbes et les arbres, on continua la route.

Au bout d'un temps relativement court Mwama, qui marchait le premier, s'arrêta.

— Voici la cachette, dit-il.

C'était, en effet, un véritable réduit perdu au fond d'une végétation tellement épaisse qu'elle formait une voûte immense.

Du côté du village on pouvait aisément voir, à travers le feuillage, ce qui se passait, et même le voir presque dans les moindres détails.

Vraiment, il fallait être Mwama pour dénicher pareil terrain.

C'est ce que fit, du reste, remarquer Criquet.

— L'essentiel est que nous y sommes bien à l'aise, conclut-il.

On se mit donc en observation, et ce que l'on vit était horrible, que les cheveux des explorateurs se dressèrent sur leurs têtes.

La place publique du village grouillait de monde.

La plupart des indigènes portaient encore le costume de guerrier, ce qui dénotait qu'on revenait d'une expédition.

Sans doute celle-ci s'était terminée par une victoire complète, car une sorte de délire s'était emparé de ces gens, qui chantaient à tue-tête.

Au milieu d'eux se trouvait un cadavre, étendu sur le sable.

C'était celui du chef ennemi, tué et rapporté par eux.

En ce moment se préparait une horrible cérémonie, dont les explorateurs furent témoins.

Le monarque, dont Mwama avait esquissé le portrait, quitta son siège, et levant en l'air son bambou, donna un signal.

Aussitôt les rangs des nègres s'ouvrirent, laissant le cadavre exposé aux regards de tous.

En même temps un vieux bonhomme, le féticheur sacrificateur, s'avança en faisant toutes sortes de simagrées.

Arrivé devant le roi il salua profondément, puis, faisant encore quelques pas, il alla se mettre à genoux près du corps inanimé.

Les explorateurs suivirent le tout, d'un œil curieux.

— Tiens, il va prier sur le défunt ! fit Criquet.

— Si cela est, ils auraient mieux fait de ne pas le tuer, dit le chef.

Mais Mwama détruisit ces illusions.

— Ils ne prient pas, maître, murmura-t-il tristement.

— Non ? Que font-ils donc ?

— Vous allez le voir, maître.

En effet, on n'allait le savoir que trop tôt.

Le sacrificateur détacha de sa ceinture un long et large couteau, qu'il fit tourner pendant quelques instants à tour de bras.

De Sambry eut comme un vertige.

Il devina la vérité.

D'un bond il se leva et voulut courir vers les barbares.

Harris l'arrêta violemment.

— Laissez, dit-il ; c'est trop tard !

— Mais enfin, laisserons-nous violer les cadavres ?

— La mort tient sa proie, mon ami.

— C'est égal, je ne souffrirai point cet acte de vandalisme.

— Nous ne saurions l'éviter.

— Allons-donc ! Nous chasserons ces gens.

— Croyez-moi : mieux vaut rester impassible, et nous enhardir contre ces barbaries.

De Sambry eut un instant de réflexion.

— Vous avez raison, dit-il. Notre intervention ne saurait rendre la vie au pauvre défunt.

— Et puis ce que nous verrons s'accomplir ne servira qu'à grandir notre haine contre tous ces meurtriers.

On se promet, en conséquence, de rester calme et de consommer jusqu'au bout l'épreuve, quelque infâme qu'elle fût.

Il fallut du courage, en vérité, car maintenant seulement le spectacle devint terrifiant.

Au moyen de son couteau, le vieux nègre se mit à labourer le cadavre et à en détacher des lambeaux, qu'il s'efforçait de faire de grandeur égale.

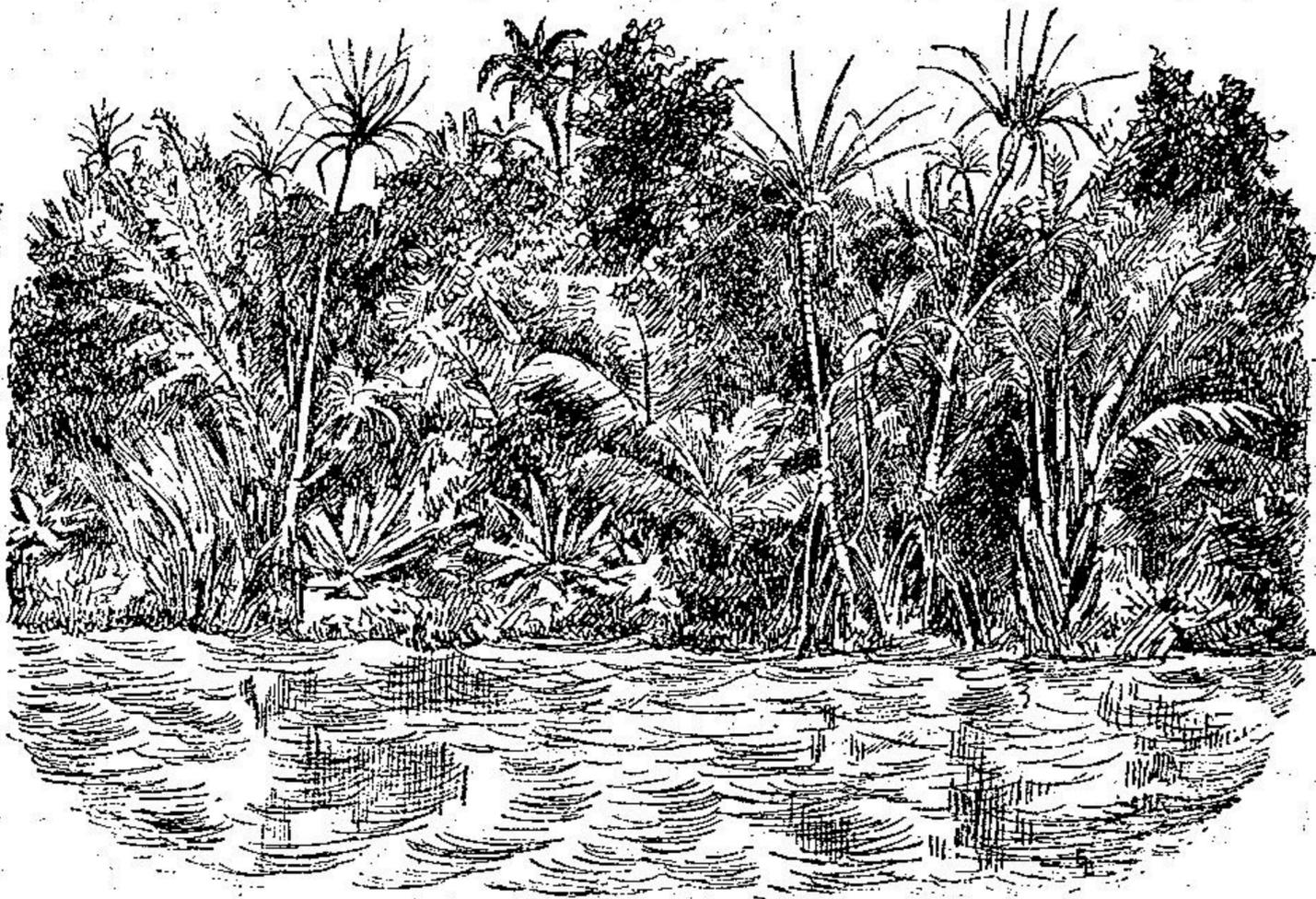
Ces morceaux sanguinolents furent déposés sur le sol, dans un ordre parfait, comme s'il s'agissait d'une simple viande de boucherie.

Mais ce qui était plus répugnant encore, ce furent les regards avides jetés par l'entourage sur ces restes lugubres.

Tous ces indigènes, hommes, femmes, enfants, avaient l'œil en feu et la bouche écumante de désirs inhumains.

Leurs lèvres sensuelles avaient un mouvement d'extase, tandis que leurs dents blanches et aiguës marchaient les unes sur les autres, comme sous l'action d'un festin délicieux.

C'était l'attente d'un régal, l'expectative d'un mets favori.



VOICI LA CACHETTE, DIT-IL. (P. 471.)

Et le féticheur enlevait toujours, pièce par pièce, les membres du cadavre.

Instinctivement les explorateurs détournèrent la tête; mais ils avaient résolu d'assister jusqu'à la fin à cette ignoble saturnale.

Ils s'étaient promis de voir.

Ils verraient.

Au bout d'un gros quart-d'heure le corps se trouva entièrement déchiqueté, laissant à nu les os, étrangement allongés, au bout desquels trônait le crâne qui semblait ricaner.

Le sacrificateur en avait de grosses gouttes.

Il contempla avec orgueil son œuvre, et s'arrêta.

De nouveau le monarque donna un signal.

Deux esclaves accoururent, porteurs chacun d'une brassée de feuilles de bananier.

Il déposèrent leur charge devant le féticheur, qui se mit à étaler soigneusement les feuilles.

Sur chacune d'elles il plaça un lambeau de chair; puis, cette action accomplie, il se prit à entonner un chant lugubre, répété en chœur par l'assistance.

Après que cette invocation sinistre se fut calmée, les esclaves prirent les feuilles et leur contenu et les distribuèrent entre les grands de la cour du monarque, tout en réservant à ce dernier une part plus importante que les autres.

Tous ces nègres, abdiquant les qualités de l'âme, se transformèrent d'un coup en bêtes féroces.

Avec des mouvements d'une volupté suprême ils portèrent à leur bouche ces chairs bleuies et y mordillèrent à pleines dents.

Jamais les explorateurs n'avaient vu chose aussi horrible.

Après que les autorités de la tribu se furent littéralement gavés, le féticheur prononça quelques paroles, que l'auditoire accueillit avec un cri de triomphe qui fit tressaillir les échos.

Aussitôt tous ensemble se jetèrent sur les restes du cadavre, cherchant à se procurer le plus de butin possible.

Ce fut une cohue, une bataille, un vacarme épouvantable, dont la description serait impossible.

On se heurtait, on se cognait, on se ruait les uns sur les autres, et chaque fois que l'un d'eux parvint à s'emparer d'un lambeau de chair, on le vit se glisser à l'écart et dévorer avec une avidité infernale la proie qu'il s'était acquise.

Ce spectacle repoussant dura plus d'une demi-heure; puis, lorsque tout le monde fut repu, gorgé, bondé de chair humaine, un calme se fit et l'on eut dit que ce troupeau de brutes, affaissés, étendus sur le sol, se préparaient à une digestion bienfaisante.

Cependant cette accalmie ne se prolongea point.

Encore une fois, le monarque donna un signal.

Toute une nuée d'esclaves parurent sur les lieux, tenant en mains des cruches remplies de boisson.

Les antropophages se jetèrent sur les nouveaux venus, leur arrachèrent les cruchons et se mirent à boire sur toute la ligne.

Ils avalèrent, à longues gorgées, le contenu de ces vases, qui devait être fortement alcoolisé, car bientôt la plupart des indigènes donnaient des signes manifestes d'une ivresse prononcée.

Ils se mirent à chanter, à vociférer, à s'invectiver même, si bien que la place publique ressemblait à une ruche pleine de méchantes abeilles.

Dans leur cachette les explorateurs suivirent attentivement les phases de cette dégoûtante cérémonie.

Ils en avaient le cœur gros, mais puisqu'ils y étaient, il eut été inopportun de s'éloigner.

Criquet, lui, prenait la chose du côté comique, et ne s'amusa pas peu de la mine avinée des indigènes.

— Regardez-donc, ce grand maigre là-bas contre l'arbre, dit-il.

— Eh bien ? C'est une brute comme les autres, répondit le chef en secouant la tête.

— Parfaitement, mais il est plus gai que ses confrères.

— Vous trouvez cela ?

— Mais oui. Voyez comme il chante, en tambourinant avec ses doigts le sol, le dos de ses voisins et jusque son propre ventre.

Ce que disait le Bruxellois n'était pas exagéré.

Le naturel qu'il visait était dans un état d'ébriété tel qu'il ne distinguait plus les objets autour de lui, et qu'il prenait l'un pour l'autre.

A plusieurs reprises il avait tenté de se lever, mais ses jambes ne supportaient plus le poids de son corps, et il était retombé comme une masse.

Puis il s'était remis à boire, autant qu'il put encore porter la cruche à ses lèvres.

A présent il gisait presque inanimé, appuyé contre le tronc de son arbre, qui lui formait un solide appui.

Mais il chantait encore et toujours, ne lançant plus que des monosyllabes, il est vrai, mais crachant toujours ses accents gutturaux.

C'était réellement l'image de l'abrutissement.

— Je ne savais pas qu'il y eût au monde tant d'abaissement, remarqua de Sambry avec tristesse.

— A vrai dire, ceci est du débordement, fit Harris.

— Je vous assure que je commence à avoir mon compte de ce spectacle hideux, ajouta Henri.

— Moi je me retirerais volontiers, dit Paul.

— Il me semble, à moi, qu'il faut avoir le courage de tout voir dans le monde, conclut Criquet, avec un geste superbe.

— Oui, mais ceci est l'excès, répondit le chef.

— Il faut bien que ces gens s'amuse.

— En mangeant de la chair humaine ?

— Oh non, par exemple !

— Eh bien alors ?

Mais Mwama toucha le bras de son maître.

— Tout n'est pas fini, dit-il.

— Encore ?

— Oui, maître, regardez !

Effectivement, le scandale n'était pas à son terme.

Sur un ordre donné par le monarque, on traîna sur les lieux une masse de bois mort et de feuilles sèches, dont on fit une sorte d'immense bûcher.

Le féticheur battit le briquet, et bientôt la flamme léchait le tas de combustibles.

Un incommensurable cri de joie s'éleva de la poitrine des indigènes, puis soudain tous se turent.

Le sacrificateur, plus ivre que ses congénères, se pencha sur les restes difformes du cadavre, les ramassa tant bien que mal, et les jeta au milieu des flammes.

Un crépitement lugubre se produisit, qui fit se lever dans les airs une colonne d'étincelles ; et les os de la victime, encore garnis de quelques fragments de chair, se mirent à griller.

Le feu, attisé par ces éléments gras, pétilla de plus belle, répandant jusque dans la cachette des explorateurs, une chaleur suffocante et nauséabonde.

Alors les naturels, comme mûs par un ressort invisible, se redressèrent péniblement ; et se donnant la main, ils se mirent à danser autour du brasier, tout en accompagnant leurs rondes par des vociférations et des chants.

On eut dit que l'enfer s'ouvrait, lançant un concert de malédictions et d'injures.

Sur leurs faces bestiales, les lueurs du brasier répandaient des reflets blafards qui les faisaient paraître plus ignobles encore.

Leur bouche, contractée par le plaisir, prenait des dimensions

fantastiques, pendant qu'elle vomissait des obscénités mystiques, accueillies par les cris enthousiastes des femmes de la tribu.

On se cognait dans des tournoiements sans fin; on s'entraînait dans un mouvement insensé, tandis que les petits enfants laissaient planer sur ces groupes de sauvages des regards d'envie ou de bonheur.

Le soir qui commençait à tomber jetait sur ce tableau une teinte ombragée, faisant mieux ressortir la rougeur des flammes, et grossissant les ombres des indigènes.

Jamais peintre fantasque n'eut su imaginer une scène à la fois plus grotesque et plus naturaliste.

De-ci de-là on entendait déjà un fauve sortant de sa tanière, répondre au vacarme des nègres, et ces hurlements, se mêlant au charivari qui partait du village, déchiraient péniblement les oreilles.

De temps en temps il y eut une pause, pour permettre aux danseurs de prendre quelque repos; mais alors encore ils se remirent à boire, à pleines lampées, le liquide dont regorgeaient les cruches.

Puis ils reprirent leur saturnale.

Jusqu'ici les explorateurs, soigneusement cachés derrière les arbustes, avaient surmonté leur dégoût, mais à la vue de cet abrutissement général, la coupe déborda.

De Sambry était pâle de colère.

— Il faut que cela finisse ! s'écria-t-il.

Et en même temps il voulut marcher vers les cannibales.

Bien que peiné lui-même par la contemplation de tant d'horreurs, Harris réfléchit plus profondément, et retint de force le chef.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il.

— Punir ces brutes, fut la réponse.

— Et puis ?

— Puis, c'est tout.

— Vous voulez leur envoyer quelques balles ?

— Ma foi, oui, riposta de Sambry, oubliant sa prudence habituelle.

— Mauvais moyen, mon ami.

— Allons-donc ! Ces gens méritent la corde.

— J'en conviens.

— Eh bien, alors ?

— Vous n'aurez rien changé à la situation.

— C'est égal.

— Aujourd'hui vous exterminerez ceux-ci, demain leurs frères reprendront la même besogne.

— Au fond, c'est vrai ; mais l'humanité, la civilisation exige qu'ils soient punis de leurs forfaits.

— Ecoutez-moi. Certes la civilisation fera cela, mais il faudra bien des années encore. Une poignée d'hommes comme nous ne saurait déraciner ce mal.

— Nous avons bien battu les négriers.

— Ceux-là étaient plus faciles à vaincre.

— Pourquoi ?

— D'abord parce qu'ils se présentaient à nous presque isolément, et qu'en les combattant nous avons l'approbation de certains indigènes. Ensuite parce que, en nous attaquant aux usages des naturels, nous heurtons leurs principes fondamentaux, qui sont bien moins aisés à détruire.

— Rien n'est impossible.

— Permettez. Si nous employons la force contre la tribu que voilà, il n'est pas douteux qu'elle ne fasse une levée de boucliers générale et qu'en déans quelques heures, elle ne vienne tomber sur nous, renforcée par les peuplades alliées.

— Vous oubliez que les antropophages sont la négation de l'homme pur, matériellement pur.

— Ils ont mangé la chair de leur prochain : ils la mangeront toujours.

— Mais, dans ce cas, il faut les laisser faire ?

— Non pas.

— Mais si, puisque vous ne voulez pas agir contre eux.

— Pardon. Je veux dire que l'heure n'a pas encore sonné où l'on pourra logiquement et pratiquement extirper ces démons. Il faudra des efforts bien autrement vigoureux que les nôtres. Puisque, sous ce rapport, nous nous trouvons dans une impuissance relative, nous avons une autre tâche à remplir.

— Laquelle ?

— Bornons-nous à consigner les scènes ignominieuses que nous avons eues sous les yeux ; racontons-les à nos amis les civilisateurs, lorsque nous serons rentrés en Europe ; indiquons les remèdes qui peuvent arrêter et tuer le mal ; engageons les apôtres de la foi humanitaire à suivre nos traces avec des éléments plus vigoureux ; et, ce qui vaudra plus encore, retournons ici, mieux outillés et

mieux armés, pour donner le coup de grâce à tous ces barbares, qui sont la honte de la création.

Les compagnons écoutèrent avec intérêt le plaidoyer du docteur, et Criquet lui-même avait abandonné le pli moqueur qui d'ordinaire ombrageait sa lèvre.

Tous furent convaincus du bien fondé des raisons avancées par Harris et reconnurent avec lui qu'en ce moment, une action violente contre les cannibales entraînerait à coup sûr des représailles dont eux seuls seraient les victimes.

De Sambry eut quelques moments de réflexion ; puis, serrant la main du docteur :

— En effet, dit-il, vous avez raison.

Et il ajouta presque aussitôt avec une chaude conviction :

— Mais nous reviendrons, je le jure.

— Oui, nous reviendrons ! s'écrièrent-ils tous ensemble.

Ils jetèrent un dernier regard sur les ripailles des indigènes, qui allaient toujours leur train, et tournèrent le dos à ces affreuses orgies.

Le soir s'avancait rapidement.

Sous la voûte verdoyante les rameaux avaient acquis cette teinte brune que leur impose la nuit.

Les chemins ne se dessinaient plus qu'imparfaitement, tandis que les oiseaux terminaient leur dernière chanson quotidienné.

La lune brillait déjà.

— Il se fait tard. Partons ! fit le chef.

— Nous aurons du mal à continuer l'étape pour ce soir, remarqua Henri.

— Quoi qu'il en soit, nous irons aussi loin que nous le pourrons, car je veux nous mettre hors de portée du répugnant vacarme des antropophages.

— Du reste le ciel est clair, nous pourrons naviguer sans entrave et sans danger, ajouta Harris.

— Heureusement. Enfin, nous verrons.

En conséquence, on retourna sur ses pas, dans la direction du fleuve.

XXXIX

EN PAYS PLUS CIVILISÉ

Sir William et les siens attendaient impatiemment le retour des excursionnistes.